

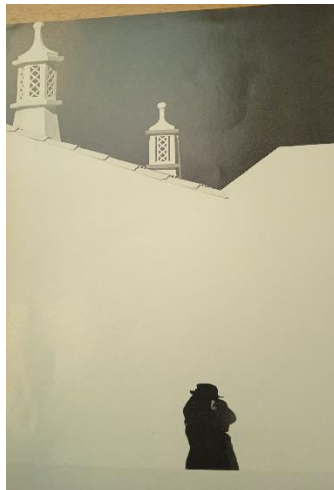
Atelier et Rencontres Torcy / 1^{er} et 15 mars 2024

En continuité et en rapport avec l'exercice de la rencontre précédente de fin février, ce n'est plus le début d'un livre qui sera notre support d'écriture, notre incipit, mais une photographie qui représentera la couverture d'un livre, une image représentera et évoquera le début d'une histoire.

Pour cela j'ai choisi un photographe italien du siècle dernier Fluvio Roiter. Il commence à photographier son pays à la fin de la 2^e guerre mondiale. La première partie de son travail est en noir et blanc, puis il s'exercera un peu avec la couleur. Il obtient le Prix Nadar en 1956 et le Prix des Rencontres d'Arles en 1978.

Je vous propose d'écrire quelques phrases à partir de l'image. Elles seront nos incipit, le début d'un livre pour nous. Un texte ce type doit être une phrase ; nous proposerons une ou plusieurs phrases de titres qui seront lues comme la dernière fois et chacun, chacune, pourra continuer le texte de son choix.

Incipit Catherine Gaucher, suivi par Catherine Jacquinet / Balade dans le néant



Une ombre se profilait sur une des façades du bâtiment. Simple édifice public ou à caractère religieux, je pourrai le dire. Néanmoins, l'effroi s'était emparé de moi et je n'avais pas envie de trainer...

Le soleil était au zénith, en remontant le col de ma gabardine, les épaules rentrées, j'essayais d'accélérer le pas bien que mes jambes se soient tétanisées à l'idée de croiser l'homme au chapeau noir. Quand soudain, j'entendis deux coups de feu et le cri d'une femme. Surement un dommage collatéral de la propagande fasciste. En effet, pour renforcer sa discipline et son désir de contrôler, Mussolini avait engagé une milice pour assurer la sécurité nationale. Nous les appelions : Les chemises noires. Un genre de police secrète soviétique...

À Travers la forêt de son pays natal, le Canada, Charlie jeune photographe amateur part à la conquête de clichés sur la nature et les animaux sauvages. Son voyage commence avec ses deux mulets qui transportaient le matériel et les provisions. Il part sous la neige et le grand froid de l'hivers.

Charlie marche dans les Rocheuses. Il est descendu de sa monture car la veille la neige était tombée abondamment et la précaution était de mise.

Nous ne voyons pas le soleil, ce temps de neige donnait à notre vision une image laiteuse. Il cherchait parmi le chemin un lieu pour établir son camp de base.

Un petit feu serait réconfortant dans ce froid.

Il se voyait déjà humant l'odeur du café qu'il venait de faire diffuser.

Il avait revêtu la veste des grands froids, mais malgré son épaisseur, il avouait que l'extrémité de ses doigts de mains et de pieds lui faisaient une atroce douleur, comme une brûlure.

Mais il ne regrettait absolument pas sa décision de faire connaître les différentes espèces que certaines personnes ne connaissaient même pas, voir la vraie nature qu'elle qu'en soit la saison.

Soleil couché, plusieurs jours passés. Dans ce petit village à l'abri des regards cela fait déjà quelques mois que nous ne l'avons pas vue se poser devant sa fenêtre.

Cette femme qui s'admirait. Tout le monde semble l'avoir oubliée depuis que l'on l'a entendue crier :

« Comment s'appelait-elle ? » disaient-ils

« Myrall. Myra » c'était Samira.

Samira fut une très belle femme, emprisonnée dans un harem de Constantinople. Née à Alger, elle avait été enlevée et emmenée sur un petit bateau au gré des flots, par des compatriotes ou bien par des étrangers. Elle a oublié. Elle a tout oublié. Il ne lui reste que sa tristesse, la tristesse de celles qui n'ont pas maîtrisé leur vie. Pourtant elle a vécu dans le faste des palais, dans la sororité de la condition des courtisanes, mais elle revit sempiternellement l'amertume de sa soumission aux régimes des maîtres du monde. Samira est maintenant une femme usée de corps et d'âme, nourrie seulement des regards par sa fenêtre et de sa solitude.

Car elle n'a pas choisi sa vie. Samira on lui a volé sa vie.

C'était le premier jour du Carnaval de Venise. Nous étions invités chez la comtesse Agostini. Le thème de la soirée : Noir et Blanc...

Je dois vous parler de la comtesse Agostini... Chaque année, cette comtesse italienne, plutôt laide et austère, venait s'encanailler au carnaval. Pour se loger et recevoir ses nombreux convives, elle louait le même palais vénitien, réputé et emblématique de la Sérénissime. Ce joyau d'architecture avait abrité de longues années, un comte russe, céléberrime pour ses facéties au début du XIX^{ème} siècle. Majestueuse, la façade baroque, devenue historique grâce aux péripéties de ce slave, s'illuminait chaque nuit, à minuit, comme une résurrection d'outre-tombe.

Nous recevions, j'utilise la forme plurielle communautaire car tous les invités, il va de soit déguisés, ne pouvions trahir nos accents britishs. Les quelques accents italiens étaient ceux des nombreux serveurs eux-mêmes déguisés et très affairés. J'appris plus tard que ce comte capricieux et fantasque n'appréciait pas du tout, mais pas du tout les Britanniques...

Donc, nous recevions quelques mois avant la date, une invitation en anglais nous priant de bien vouloir honorer de notre présence la fête-carnaval de la comtesse Agostini. Chaque année, depuis onze ans, la thématique de la soirée devenait de plus en plus fantaisiste bien que cette année-là, février 2011, comme un pari pile ou face, le thème se réduisait à deux couleurs imposées.

La carte assez lugubre, en noir et blanc, représentait deux personnages féminins, côte à côte, donnant l'illusion d'un dédoublement. En blanc, le visage dévoilé, la jeune fille ressemblait à la propre fille de la comtesse et son double en noir au visage caché me fit penser à sa mère. Comme un domino, cette jumelle apparente portait un masque blanc, sans décoration, ni expression. La toge noire qui entourait la tête me fit penser à un feuilleton français des années soixante dont les scènes se situaient au musée du Louvre : le feuilleton Belphégor...

J'avais à peine parcouru l'invitation qu'un mauvais pressentiment me fit frissonner des pieds jusqu'à mon chapeau melon qui perdit de sa droiture. Ma curiosité étant plus grande que mes peurs farouches, je décidai d'affronter un destin qui m'apparaissait déjà, compliqué et peut-être dangereux.

Oh ! Je ne vous ai pas dit, je suis détective de métier et tel un chien renifleur, je perçois ou anticipe les choses un peu bizarres, et cela à distance...

Les invités arrivaient en couple, le brillant, les paillettes à l'ancienne étaient remplacées par des duos de noir et de blanc.

Installé sur le côté des grandes marches conduisant au Palais, j'observais attentivement les invités et leurs nouveaux costumes.

Les mines flamboyantes multicolores des années précédentes avaient laissées place à un concert digne d'un piano, touches blanches pour les uns, touches noires pour les autres, quelques costumés avaient osé le mélange, symphonie en ton majeur ou mineur. Ce défilé ressemblait trop, à mon goût, à un cortège funèbre, ou soyons plus optimiste, à une répétition incantatoire. Voilà le début d'une suspicion qui me fit frissonner.

Ma perruque blanche en subit un petit mouvement de côté donnant à mon allure un air encore plus suspect.

Pile ou face, mon instinct s'imposait : qu'est-ce que l'on célébrait aujourd'hui ? Un début, une fin, un désenchantement, un drame en quelques actes ?

Le nombre de convives m'interpellait car beaucoup plus restreint que les autres célébrations. Je comptais dans ma tête les autres têtes : vingt-trois invités, vingt-quatre avec moi. Faute de mieux, je résonnais Mathématiques, des multiples possibles de douze : deux fois douze, trois fois quatre, quatre fois quatre... Une obsession m'envahissait, je continuais ce chemin numérique en entrant dans la salle de réception. Les serveurs me semblaient en place et lieu d'autrefois, mais déguisés en couleur, bien sûr au nombre de douze. Après une longue et majestueuse révérence, ils disparurent par les portes dérobées du salon.

L'attente fut longue et quelque peu conviviale. Mais l'ambiance se faisait de plus en plus lourde. Le temps s'épaississait, le buffet n'était pas encore servi et la Comtesse bien trop absente. La foule assemblée m'apparut livrée à elle-même.

Étais-je le seul à le remarquer, dissimulé derrière un large loup noir, un personnage interlope, me fit un signe codé que j'interprétais comme une complicité. Puis un deuxième à l'opposé de la pièce, un troisième je me trouvais au centre de douze personnes. Un ralliement mais sur quel critère, j'étais choisi et pourquoi moi ?

Ne se trompaient-ils pas d'associé ? Fallait-il jouer le jeu et était-il dangereux ? j'attendais avec impatience l'arrivée de notre hôte suivi de son personnel ou le début d'un spectacle en réponse à cette attente saugrenue

L'atmosphère se confinait de plus en plus. Tel un écheveau à l'envers, le fil rembobinait la pelote. Par lassitude les bras se retrouvaient le long des corps, les dos se voutaient, les regards se portaient au loin, dans l'espoir d'un divertissement ou d'un buffet réconfortant. Au bout d'un temps infini, un silence pesant s'était installé pour laisser place à la rumeur en même temps que le salon éclairait d'une lueur vaporeuse, oppressante, déroutante. Tel un linceul, elle contourna intimement chaque convive.

Ce fut le la de départ, chacun se rua vers les portes closes, à la surprise de tous sauf de moi, les portes étaient verrouillées. Nous étions prisonniers. Mais de qui ? De quoi et surtout pourquoi ? La pièce devenait théâtre et chacun, chacune devait jouer sa partie sur l'échiquier.

**Photographie d'un couple sur le bord de la route
Incipit Sylvie Petel / texte Odette Gonnot**

C'était midi, là où le soleil est le plus ardent. Maria et Jean étaient sur le bord de la route. Ils attendaient le bus pour aller dans la ville voisine.

Pas question de le rater, le bus. Il ne passait qu'une fois par semaine. Ils avaient déjà fait cinq kilomètres à pied pour rejoindre la grand-route, chacun avec son fardeau. Pas question de laisser leur aîné, âgé de vingt mois seulement.

Pour faciliter le voyage, Jean avait endossé le grand sac servant à la récolte des fèves et il portait son fils comme Maria portait leur enfant à venir.

Presque une heure passée et le bus n'était toujours pas là. Maria, accablée par la chaleur, se sentait fatiguée mais n'en disait rien. Enfin, le bus arriva. Maria pensait que tout irait mieux une fois installée dans le bus. Mais c'était sans compter sur l'état de la route et les nombreux kilomètres qui les séparaient encore de la ville.

Maria devait y faire les quelques achats nécessaires à l'arrivée de son bébé avec sa mère. C'était un tout autre scénario qui se profilait.

Elle avait ignoré les premières contractions ressenties, mais celles-ci devenaient de plus en plus fortes. A l'arrivée du bus sur la place du marché, plus question d'aller faire des courses. Maria, pliée en deux, ne pouvait plus marcher. Jean l'aida à gagner le café de la place.

A peine avaient-ils passé la porte que Gina, la patronne, prenait les choses en mains. Telle une matrone, elle gérait, donnait des ordres. Elle installa la jeune femme dans l'arrière-salle. Maria se sentit en confiance et c'est apaisé qu'elle donnait naissance à une jolie petite fille toute rose et dodue.

Plus tard, on racontera souvent à Rosetta l'histoire de sa naissance.

Photo 1 : Les voici nos deux mariés seuls sous la pluie, afin d'immortaliser leur union. Il n'y a que le photographe qui est le témoin de leur amour éternel.

Photo 2 : Me voici sur la barque, seule sur cette lagune, personne pour me tenir compagnie, personne, je suis seule avec cette nature accueillante tous les jours.

Elle est belle et changeante en fonction des saisons.

Tantôt fleurie, tantôt fluviale mais toujours joviale.

Je mène ma barque au jour le jour, pagayant inlassablement espérant voir venir une âme.

Mais l'âme en peine je reste là sur ce bras d'eau ou je navigue sans cesse.

Je ne fais aucune rencontre même le soleil semble m'oublier.

Que vais-je dire ou raconter ce soir en entrant au café de Momo ?

Dans cette atmosphère accueillante où brille le brasero du chef de comptoir.

Servant habituellement chaque client, qui habitué des lieux venait s'épancher et même plus quelquefois.

Certains nous racontent leur bonheur, d'autres peïnés par la maladie d'un proche n'osent un geste qui pourrait les voir sourire, mais le plaisir a disparu de cette vie monacale, des accidents qui arrivent là sans s'en rendre compte... Petit à petit le monde bouge et moi je reste accolé au comptoir sans amour, sans ami avec qui partager le quotidien.

Texte de Catherine Gaucher à partir des deux photos suivantes



Surtout ne fais pas de bruit et dépêche-toi. Depuis le temps que nous sommes figés sur ce mur je ne rêve que d'une chose : partir !

Des siècles sans manger, sans boire, sans se laver, je veux bien être le gardien des lieux sacrés de mon pays mais un gardien sain et en bonne santé !

En plus j'ai froid, ils nous ont recouvert de céramique et basta !

Moi tu comprends j'ai envie de liberté, de découverte, je suis certain qu'il existe

D'autres contrées Allez donne-moi la main et nous allons sortir de cet endroit. Suivre d'autres destinées, arrêter d'être des figures et devenir des créateurs. Je veux que le sang coule dans mes veines, je veux à mon tour façonner de l'art, être reconnu comme artiste et non comme un chef d'oeuvre. En essayant de s'étirer un petit peu je pense que les premiers carreaux de céramique devraient tomber. Vas-y essaie par les pieds en premier. Oui ils tombent par terre, j'arrive à les voir. Il faut continuer, de mon côté je gesticule au maximum, ah ! j'aimerais un bon petit tremblement de terre, on avancerait plus vite. Les corps suivent les pieds, maintenant tout est presque tombé.

Je me sens plus léger mais aussi complètement nul et inutile. Pourquoi t'entraîner dans cette aventure, nous nous retrouvons au bas d'un mur décrépit, en petit tas sur une petite table ronde.

Le deuxième gardien apostrophe le premier : je te retiens avec tes désirs d'évasion et de grandeur. Avant les gens venaient nous visiter, nous apportaient des offrandes et maintenant les guides touristiques évoque l'hypothétique mythe de gardiens de temple désireux de s'évader : afin de prendre l'air !

Je ne sais pas si tu te sentais sal avant bien collé au mur mais là on nous marche dessus. Je n'arrive même plus à te reconnaître !

Je te remercie pour tout depuis des siècles et te dis adieu pour l'éternité.



1^{ère} photo : Carnaval de Venise. Noir et blanc, deux femmes, Une en blanc, Une en noir.

"J'observe l'horizon et deviens victime de mon imagination. Âme solitaire dans ce lieu où règne la confusion, où mes pieds foulent le sable sec et chaud comme dans un désert aride, et où au loin j'aperçois des vagues."

L'infini,

Les pleins et les déliés se jettent dans les profondeurs habitées de chimères.

Ma monture, si lasse semble attirée par... Soudain le sable s'anime, ondule et glisse vers ce monde souterrain. Ses sabots se dérobent, s'enfoncent. Déstabilisé, je chute et roule vers l'infiniment petit ? Ou l'infiniment grand ?

Mon corps est aspiré, le sable pénètre dans ma gorge, mes cris sont muets, mes paupières se ferment pour rejoindre une autre vie...

Un autre avenir ?

Là-bas, la haut ? Encore plus haut ?

J'ai froid, je tremble, balloté par les vagues, j'atteins le rivage, bercé par l'écume. J'effleure mon visage pour sentir la fraîcheur de mes joues, j'attrape une mèche de cheveux, mes doigts glissent jusqu'à son extrémité. Elle est longue et devenue blanche !

À partir de photos de Fluvio Roiter/ Odette Gonot

Photos d'arbres – L'une noire et blanc triste et sombre
L'autre en couleur au moment du printemps

Les arbres fantômes projettent leurs ombres sur cette terre fertile autrefois. Combien d'hommes y ont donné de leur sueur, de leur sang pour la défendre. Pourra-t-elle un jour à nouveau nourrir les hommes.

Ce paysage m'attriste, il est vraiment lugubre. Alors je laisse mon esprit divaguer. Ce n'est plus une terre hostile sous mes yeux, mais une rivière qui reflète la silhouette élancée des peupliers nus, à la sortie de l'hiver. Rivière qui, si je me laisse porter par son courant, va m'amener vers la lumière. Je m'installe dans une barque qui m'emporte au fil de l'eau. J'entends le clapotis de l'eau sur les flancs de l'embarcation, provoqué par un vent doux et chaud. Vent qui me caresse le visage, qui se prend dans mes cheveux. Le soleil réchauffe mon corps et mon cœur. Je suis bien. Je passe de l'ombre à la lumière. J'entends les oiseaux qui batifolent. Sur les berges, au fur et à mesure de mon avancée, les arbres verdissent. Il y a même, au milieu de tous les autres, un intrus ou un téméraire peut-être. Un tout petit parmi les grands qui fleurit déjà. Un prunier sauvage sans doute. La vie est revenue. Le printemps est là. Tout peut recommencer.

Atelier du 1^{er} Mars /incipit : Noëlla Redais / Suite Alain Bellet

C'était le premier jour du Carnaval de Venise. Nous étions invités chez la comtesse Agostini. Le thème de la soirée : Noir et Blanc...

Nous avons donc mangé des asperges blanches et du caviar le tout arrosé de champagne et de vin blanc. Puis nous avons joué aux dames et aux jacquets. Ensuite, nous sommes allés sur les berges les yeux bandés de satin noir. Les femmes étaient drapées de longues robes blanches et les hommes ensevelis sous des toges noires. Les notes de musique diffusées par des flûtes blanches envahissaient la féerie du moment. Toutes les lumières contrastaient avec la nuit couleur d'encre.

Noir et blanc, monsieur Domino, jour et nuit, Souris, alternance, ne pas être, être, présence blanche absence noire.

Madame Souris servait la comtesse Agostini et regardait toujours Patrice Domino comme on dévisage un pot de fraises à la fin du printemps.

Souris rêvait de rouge et de cerises, de violine et de fraises, là tout près du Grand Canal dont l'eau obscure buvait la sérénité ambiante de la sérénissime.

La ville coulait des heures grises et chacun se masquait la face trop fardée de poudre blanche ou des mouches noires patinaient à l'envi des heures durant. La nuit trop noire emballait les murs du palais des Doges quand un clapotis bavard attira les convives vers le pont des Soupirs. C'était comme un remugle de gargouille, un vague à l'âme blanc comme un lavabo, une rue sans issue, souvenir rance de fêtes ratées, passées par les pertes et les profits de la souvenance.

Le petit groupe progressait à pas de fourmis sur les tapis conduisant Aux grands palais majestueusement éclairés. La comtesse ouvrait le ban, Madame Souris la fermait, les robes blanches avançaient sans bruit et les toges noires s'agitaient. Toujours sans patience, les hommes, grinça la comtesse qui avec un trop plein de whisky avait rapetissée. Une voix grave s'éleva alors dans la nuit, suivant à la note près, les doubles noirs du Requiem. Le chanteur semblait sauter les blanches et la mélodie s'accéléra soudain.

Était-ce Patrice Domino qui s'essayait à capella, bravant le froid nocturne et les qu'en-dira-t-on. Domino était-il ce baryton à la voix suave ? Cerise en redemandait. L'allure, la posture, le regard, la voix maintenant, la pauvre fille se pâmait de convoitise. -

Suivez la comtesse ! Cria à quelqu'un de la troupe.

- À trop boire, elle est noire, Agostini, ajouta un comparse.

- Mais qui chante donc, là-bas ? Un bel ange blanc ou un archange déchu, dégringolant entre deux partitions inconnues.

C'était carnaval au Grand Canal, maintenant le cortège s'était arrêté et chacun portait son regard sur les eaux grises que deux vieilles gondoles effleuraient. La belle Souris et le grand Domino se tenaient les mains, la petite blanche et le grand noir c'étaient promis la lune, mais Venise s'en moquait de leur nuit, avec ou sans Pierrot !

C'est ainsi que la comtesse Agostini s'effrita dans la vieille ville, à moins qu'un étranger l'eût enlevée sans crier gare...